

**MOUVEMENTS INTERNATIONAUX DE FEMMES ET
SOLIDARITÉS DES INTÉRÊTS AU XIX^e SIÈCLE**

Annick Druelle
Chercheure postdoctorale
Centre d'études ethniques des universités montréalaises
Université de Montréal
annick.druelle@umontreal.ca

Texte présenté à l'atelier
"Transnationalisation des solidarités et mouvements des femmes"
Département de science politique
Université de Montréal
27-28 avril 2006

Résumé

Dans cet article, nous présentons un bref survol historique des premières scènes internationales où des femmes se sont mobilisées en faveur de leurs droits. Au nombre de ces premières scènes, nous comptons plusieurs expositions universelles du XIXe siècle. Une attention particulière est portée à ces expositions et la place occupée par divers mouvements sociaux en leur sein. Étant donné qu'une des premières conférences mondiales sur les femmes de grande envergure a eu lieu lors de l'Exposition universelle colombienne de Chicago en 1893, nous présentons plus en détails le contexte de cette exposition et divers rapports de pouvoir qui se sont exercés à cette occasion. Pour les fins de l'analyse, nous adoptons un cadre d'interprétation intersectionnel qui veille à mettre en lumière les rapports de pouvoir en jeu lorsqu'il est question de genre, de race, de classe et de sexualités.

- Introduction

Des mouvements sociaux sont actifs sur la scène internationale depuis le XIXe siècle afin de revendiquer des droits politiques, économiques, sociaux, culturels et même sexuels pour les femmes. Les bases de ces mouvements sont jetées en divers lieux : à Londres, en 1840, dans les coulisses de la première Convention mondiale anti-esclavagiste; lors des congrès internationaux sur les femmes organisés en parallèle des expositions universelles dont les premiers ont lieu à Paris en 1879 et 1889; à Washington en 1888 lors de la rencontre féministe commémorant Seneca Falls et la création de groupes internationaux de femmes à cette occasion notamment l'International Council of Women; ou encore lors de la première conférence de l'Internationale socialiste des Femmes à Stuttgart, Allemagne en 1907. Plusieurs des participantes à ces rencontres sont partie prenante de la mise sur pied des premiers groupes de femmes internationaux pour le suffrage universel, pour la paix, et pour les droits des femmes en diverses matières. Certains de ces groupes de femmes sont actifs auprès de la Société des Nations de 1920 à 1939. Puis, lors de la création des Nations Unies en 1944-1945, plusieurs groupes de femmes s'unissent à d'autres groupes mixtes afin de revendiquer la reconnaissance d'un statut pour les organisations non gouvernementales (ONG) au sein de cette institution internationale. Ces groupes ont également veillés à ce que l'ONU accorde une attention particulière aux droits des femmes.

Avant 1920, les foires, expositions et congrès internationaux (y compris les rencontres organisées par des groupes autonomes à portée internationale) sont parmi les premières scènes mondiales où des discours sur les droits des femmes sont débattus. À notre avis, ces événements ont aussi contribué à la création de scènes permettant à une société civile mondiale d'émerger et de consolider par la suite des organisations politiques internationales. Dans cet article, nous présentons un bref survol historique des premières scènes internationales où des femmes se sont mobilisées en faveur de leurs droits. Comme nous comptons au nombre de ces premières scènes plusieurs expositions universelles du XIXe siècle, une attention particulière est portée à ces expositions et la place occupée par divers mouvements sociaux en leur sein. Finalement, comme une des premières conférences mondiales sur les femmes de grande envergure a eu lieu lors de l'Exposition universelle colombienne de Chicago en 1893, nous présentons plus en

détails le contexte de cette exposition et divers rapports de pouvoir qui se sont exercés à cette occasion. Pour les fins de l'analyse, nous adoptons un cadre d'interprétation intersectionnel qui veille à mettre en lumière les rapports de pouvoir en jeu lorsqu'il est question de genre, de race, de classe et de sexualités.

1.1. Premières mobilisations internationales de groupes de femmes

Lors de la première Convention mondiale anti-esclavagiste tenue à Londres en juin 1840, les femmes déléguées, trois américaines blanches – Abby Kelly, Esther Moore et la Quaker Lucretia Mott – sont exclues des débats en raison de leur sexe (Midgley, 1992 : 172). Dès l'ouverture de la Convention, la question de l'inclusion des femmes fait l'objet d'un débat au cours duquel une majorité d'hommes du clergé s'y opposent. Il en résulte un vote défavorable à la participation des femmes. Les femmes peuvent assister aux débats seulement à partir de la galerie. À l'issue du vote et afin de montrer leur appui à la cause des femmes, des hommes tels que le délégué Afro-américain Charles Lenox Remond et l'abolitionniste radical blanc, William Lloyd Garrison à la tête de l'American Anti-Slavery Society qui a initié la pratique de la participation mixte, refusent de prendre leur place de délégués et vont rejoindre les femmes dans la galerie (Midgley, 1992 : 123, 170; McElroy, 2003). Deux militantes blanches anti-esclavagistes britanniques, Elizabeth Pease et Anne Knight, tentent également d'organiser une rencontre formelle entre les femmes lors de la convention de 1840 mais la direction du groupe organisateur – la British and Foreign Anti-Slavery Society (BFASS) – s'oppose à ce projet (Midgley, 1992 : 162). C'est lors de rencontres informelles que - les femmes assistant à cette convention échangent leurs points de vue et discutent de leurs conditions (Stienstra, 1994 : 47). Plusieurs femmes américaines et britanniques ayant participé à cet événement rapportent que cette exclusion a été un déclencheur qui les a amené à s'impliquer dans la cause pour l'égalité politique des femmes (Midgley, 1992 : 162). C'est seulement lors de la convention anti-esclavagiste de 1855 que les femmes obtiennent finalement le droit d'y participer (Midgley, 1992 : 170).

En 1848, les Américaines blanches Lucretia Mott et Elizabeth Cady Stanton qui se sont rencontrées à la convention abolitionniste de Londres en 1840, organisent avec le concours de militantes abolitionnistes, pour la tempérance ou d'autres associations volontaires, une convention sur les droits des femmes à Seneca Falls aux États-Unis, les 19 et 20 juillet 1848 dans la Chapelle Méthodiste de Wesleyan. Deux cent femmes et 40 hommes participent à cette convention, y compris Frederick Douglass, abolitionniste afro-américain (Clinton et Lunardini, 1999 : p. 114). Une « Declaration of Sentiments » sur le modèle de la Déclaration d'indépendance américaine, et des résolutions en faveur du droit des femmes et des réformes en matières conjugales et de propriété privée sont adoptées par 68 femmes et 32 hommes lors de cette conventionⁱ.

En 1876, lors de la *Philadelphia's Centennial Exhibition*, première exposition universelleⁱⁱ tenue aux États-Unis, le gouvernement américain consent à la construction d'un Pavillon de la femme où des réalisations féminines sont exposéesⁱⁱⁱ. Bien que des femmes afro-américaines participent à la levée de fonds pour l'exposition, aucun espace au sein de ce pavillon ne leur est alloué (Rydell, 1984 : 28). De plus, le comité responsable du pavillon s'oppose au souhait

formulé par des suffragettes telles que Susan B. Anthony et Elizabeth Cady Stanton qu'une exposition sur les luttes pour l'obtention du droit de vote des femmes soit présentée au public^{iv}. Par contre, afin de faire avancer leur cause, ces suffragettes remettent une Déclaration des droits des femmes aux dignitaires participant à la cérémonie célébrant le centenaire de l'indépendance américaine, le 4 juillet 1876 et elles lisent publiquement cette déclaration sur l'Independance Square (Pepchinsky, 2000). Ironiquement, les organisateurs de l'exposition dédient aux femmes le jour des élections nationales, le 7 novembre, afin qu'elles puissent visiter la foire pendant que les hommes exercent leurs droits de vote^v.

Le premier *Congrès international des droits des femmes* a lieu du 29 juillet au 9 août 1878 en parallèle de l'exposition universelle de Paris. Ce Congrès est organisé par la Société pour l'amélioration du sort de la femme sous la présidence de Maria Deraismes^{vi}. Onze pays et seize organisations participent officiellement à ce congrès (Moses : 1984 : 207), dont deux associations ouvrières (Albistur et Armogathe, 1977 : p. 524). Deux cent dix neuf personnes (dont 107 hommes et 112 femmes) s'inscrivent officiellement en tant que participantes dont neuf députés, deux sénateurs et cinq conseillers municipaux de Paris (Moses : 1984 : 207). En plus des inscriptions officielles, plus de 400 « visiteurs » vont entendre les communications et les discours présentés à la Salle du Grand-Orient située dans les bâtiments des francs-maçons (Moses, 1984 : 207). Hubertine Auclert qui participe dans les premiers temps au Comité d'organisation de ce Congrès entend y affirmer l'égalité intégrale des sexes, y compris le droit de vote, mais Léon Richer et Maria Deraismes s'y opposent. Alors, elle démissionne du comité et publie le discours qu'elle a préparé sous le titre : *Le droit politique des femmes, question qui n'est pas traitée au Congrès international des femmes* (Rabaut, 1978 : 174).

En 1888, afin de souligner les 40 ans de la *Seneca Falls Women's Rights Convention*, Susan B. Anthony et Elizabeth Cady Stanton organisent une rencontre commémorative à Washington sur les droits des femmes ainsi qu'un Conseil international des femmes qui dure huit jours^{vii}. Pour cette occasion, elles font parvenir des invitations à plusieurs organisations nationales américaines et à plusieurs organisations de femmes de diverses nationalités (Clinton et Lunardini, 1999 : p. 125). Lors de cette rencontre, le National Council of Women des États-Unis et l'International Council of Women (ICW) sont mis sur pied de manière permanente^{viii}. En plus des cinquante et une organisations de femmes américaines, des déléguées du Canada, de la Grande-Bretagne, de la France, de la Norvège, du Danemark, de la Finlande et de l'Inde participent à cette rencontre (Sewall, 1894 : 61)^{ix}. À ses débuts, l'International Council of Women ne compte que des groupes américains comme membres (Käppelli, 1991 : p. 505). Pour remédier en partie à l'absence de groupes non américains, sont élues au premier conseil d'administration de l'International Council of Women : une présidente anglaise (Milicent Garrett Fawcett qui démissionne en 1892); une vice-présidente et une secrétaire américaines (Clara Barton et Rachel Foster Avery); une secrétaire d'archives (*'recording secretary'*) danoise (Kristine Frederiksen); et une trésorière française (Isabelle Bogelot*) (Sewall, 1894 : 60). C'est seulement après la première rencontre quinquennale à Chicago en 1893 que des conseils nationaux sont officiellement fondés dans d'autres pays : Canada^{xi} (octobre 1893), Allemagne (1894), Angleterre (1895), Suède (1896), Italie et Hollande (1898), Danemark (1899), Suisse (1900), France (1901), Autriche (1902), Hongrie et Norvège (1904), Belgique (1905), Bulgarie et Grèce (1908), Serbie (1911) et Portugal (1914) (Käppelli, 1991 : p. 506)^{xii}.

Lors de l'exposition universelle organisée à Paris en 1889 afin de commémorer le centenaire de la Révolution française, l'État français opte pour le financement d'un nombre important de conférences, congrès et expositions. Au nombre de ceux-ci, l'État subventionne le premier *Congrès international des œuvres et institutions féminines* organisé en juillet 1889 sous la présidence du politicien français Jules Simon (Albistur et al., 1977 : 524; Moses, 1984 : 221). Ce congrès a pour but de décrire le rôle joué par les femmes françaises dans les œuvres charitables, l'éducation, les arts, la science et la littérature. Un congrès alternatif est également organisé par Léon Richer et Maria Deraismes : le *deuxième Congrès français et international du droit des femmes* qui se tient à Paris du 25 au 29 juin 1889 (Moses, 1984 : 221 et Albistur et al., 1997 : 524). Ce congrès couvre quatre sections (historique, économique, morale, législative) et traite davantage des droits politiques des femmes (Moses, 1984 : 222). Malgré des dissensions sur la nomination de Jules Simon à titre de président, les groupes organisateurs des deux congrès ne sont pas hostiles l'un vis-à-vis l'autre (Moses, 1984 : 222)^{xiii}. D'ailleurs, certaines organisatrices du congrès officiel (Jeanne Schmahl, Isabelle Bogelot et Émilie de Morsier^{xiv}) font des dons au congrès alternatif. Plus d'une centaine d'organisations provenant de vingt-six nationalités différentes participent au congrès officiel du gouvernement français (Sewall, 1894 : 61). Au congrès alternatif, on note la présence de plusieurs personnalités politiques, la participation étrangère de six pays mais dans l'ensemble, une audience faible de 176 personnes et 13 groupes (Albistur et al., 1977 : 524). Les inscriptions sont inférieures à celles du congrès de 1878. Cette baisse de participation peut être attribuée en partie aux frais d'inscription élevés et au fait que les rencontres ne sont pas accessibles au public non inscrit (Moses, 1984 : 222). May Wright Sewall, présidente du National Council of Women des États-Unis est la seule déléguée américaine à ces deux congrès. Elle profite de sa présence pour promouvoir l'International Council of Women (Weimann, 1981 : 524). À la fin du congrès officiel, une résolution est adoptée afin d'approuver le fait que le Conseil international des femmes (ICW) devienne permanent et d'inviter les membres de l'ICW à mettre sur pied des conseils nationaux dans leurs pays respectifs (Sewall, 1894 : 61). Des discussions ont également lieu afin de promouvoir l'idée d'une rencontre de l'ICW en 1893.

Lors de la rencontre de l'ICW de 1888, les participantes ont convenu informellement que la première rencontre quinquennale de l'ICW permanent aura lieu à Londres en 1893 (Sewall, 1894 : 61). Par contre, en raison de l'annonce de la tenue d'une exposition colombienne universelle à Chicago pour l'année 1892 (en fait 1893), les groupes de femmes américains proposent de tenir la rencontre de l'ICW au cours de cette exposition et d'organiser à cette occasion un congrès mondial des femmes représentantes^{xv}. De nombreuses activités sont organisées par des femmes au cours de l'exposition de Chicago. Le gouvernement américain consent à la mise sur pied d'un Board of Lady Managers (pour compenser le fait qu'aucune femme ne soit nommée à la commission nationale gérant l'exposition). Ce Board fait construire un Bâtiment de la femme au sein duquel plusieurs congrès sur les femmes sont organisés tout au long de l'exposition colombienne qui dure du 5 mai au 31 octobre 1893. De plus, de nombreux congrès mondiaux sont organisés sous les auspices du World's Congress Auxiliary, dont le *World Congress of Representative Women*^{xvi}. Un comité composé de plusieurs membres du National Council of Women des États-Unis dont la présidente (May Wright Sewall) et la secrétaire (Rachel Foster Avery) est nommé afin d'organiser ce congrès. Le National Council of Women des États-Unis défraye les coûts de déplacement et de séjours des déléguées étrangères

participant à ce congrès. Plus de 600 conférencières provenant d'une diversité de pays prennent la parole au cours des 76 séances tenues sur l'ensemble de la semaine du 15 au 21 mai au Art Institute (Sewall, 1894 : v). Ce congrès attire une assistance totale de 150 000 personnes et réunit cent vingt-six groupes nationaux de femmes de seize pays américains et européens^{xvii} (Sewall, 1894 : 5). Comme il s'agit, du premier congrès international sur les femmes de grande envergure, nous reviendrons plus loin sur cet événement et sur le contexte dans lequel il a lieu.

Lors de l'Exposition universelle de Paris en 1900, deux autres congrès internationaux sont organisés : un congrès officiel en juin 1900 - le *deuxième Congrès international des œuvres et institutions féminines* - et un congrès semi-officiel du 5 au 8 septembre - le *quatrième Congrès international de la condition féminine et du droit des femmes* (Albistur et al., 1977 : 524-525). Elisabeth Renaud et Louise Saumoneau du Groupe féministe socialiste assistent au congrès semi-officiel sans y avoir été invitées. Elisabeth Renaud profite de ce congrès pour proposer que les domestiques soient assimilées aux autres travailleurs au regard des conditions de repos et d'hygiène, dont le droit au repos du dimanche (Rabaut, 1978 : 207; Boxer, 1978 : 95). Plusieurs s'opposent à cette proposition dont Madame Wiggishof, qui est alors la vice-présidente de la Société pour l'amélioration du sort de la femme et la revendication de ses droits et qui fondera le Conseil national des femmes françaises en 1901 (Rabaut, 1978 : 207-208)^{xviii}. Un des participants déclare : « nous ne sommes pas ici pour faire du communisme ni du socialisme mais pour s'occuper des droits des femmes » (Rabaut, 1978 : 207-208). Ces discussions illustrent bien les tensions entre les féministes bourgeoises, qui contrôlent l'organisation de ces congrès internationaux, et les féministes socialistes.

Plusieurs autres congrès internationaux sur les droits des femmes et les œuvres féminines sont organisés en France. Par exemple, un *dixième Congrès international des femmes : « œuvres et institutions féminines. Droit des femmes* est organisé à Paris en juin 1913 sans qu'une exposition universelle ait lieu. Albistur et al. notent que ce congrès est inauguré par le Ministre de l'Intérieur, qu'il y a une délégation étrangère importante, que le recrutement est surtout bourgeois et que des associations philanthropiques, de professions libérales et d'enseignantes y participent (Albistur et al, 1977 : 525).

L'idée de tenir des conférences mondiales sur les femmes au XXe siècle tire donc en partie son origine des premiers congrès internationaux sur les femmes et des premières organisations internationales non gouvernementales de femmes mises sur pied au cours du XIXe siècle sous le leadership de femmes blanches, bourgeoises et occidentales (principalement américaines). La majorité des personnes impliquées dans les premiers groupes internationaux de femmes sont des bourgeoises blanches américaines ou européennes. Leurs revendications portent sur la reconnaissance de droits politiques aux femmes et au droit à la propriété privée. Par contre, la revendication des droits économiques et au travail pour toutes les classes de femmes posent problèmes.

Ces dernières revendications sont plutôt portées par des féministes socialistes. Par contre, les féministes socialistes, peu présentes dans les organisations bourgeoises, optent plutôt pour la solidarité avec le mouvement ouvrier et la lutte des classes. Elles se mobilisent sur la scène internationale lors des Internationales socialistes. La première conférence de l'Internationale socialiste des femmes (ISF) a lieu à Stuttgart en 1907, juste avant la tenue du

grand congrès socialiste^{xix}. À cette occasion, les cinquante-huit déléguées venues de pays d'Europe et d'outre-mer (dont de l'Inde et du Japon) décident d'établir un secrétariat international sous la direction de Clara Zetkin en Allemagne^{xx}. En 1910, lors de la seconde rencontre de l'Internationale socialiste des femmes, le principe de la journée internationale des femmes est établi (ISF, 2005?). À cette même occasion, les déléguées adoptent une résolution en faveur de la paix. Malheureusement, en 1912, la première guerre des Balkans se déclenche et en 1914, la Première Guerre mondiale éclate. Le déclenchement de la Première Guerre mondiale a pour effet d'empêcher la tenue d'une troisième rencontre de l'International socialiste à Vienne en 1914 (Stienstra, 1994 : 49). Par contre, en mars 1915, une troisième conférence internationale socialiste des femmes a lieu à Berne. Il s'agit de la première conférence internationale socialiste depuis le début de cette guerre. En raison des difficultés d'organisations des mouvements ouvriers au cours des deux guerres mondiales, cette organisation suspend ses activités à plusieurs reprises jusqu'en 1955^{xxi}. C'est également à cette période que la Women's International League for Peace and Freedom est fondée en 1915 par des militantes de l'International Council of Women afin de s'opposer à la Première Guerre mondiale (Stienstra, 1994 : p. 49).

Afin de saisir le contexte dans lequel les premiers congrès internationaux sur les femmes ont lieu avant la Première Guerre mondiale, il importe de porter un regard plus spécifique sur les expositions universelles et le traitement de la question du genre, de la race et de la classe à ces occasions. Après un bref survol de la place des femmes dans les premières expositions universelles, nous étudions plus en détails le cas de l'exposition colombienne universelle de Chicago en 1893, étant donné qu'à cette occasion un bâtiment de la femme est construit et qu'un premier congrès sur les femmes représentantes de grande envergure est organisé.

1.2. Expositions universelles du XIXe siècle - début XXe siècle et traitement de la question des femmes

C'est la nation impériale britannique qui a organisé la première exposition à prétention universelle ou mondiale à Londres en 1851 : la *Great Exhibition of the Works of Industry of all Nations*^{xxii}. L'idée d'organiser une telle exposition universelle est elle-même inspirée par d'autres expositions de plus petites envergures organisées au cours du XVIIIe et au début du XIXe siècle telle que l'exposition industrielle française de 1844 à Paris et au cours de laquelle des « biens coloniaux » sont exposés pour la première fois (Curien, 2003 : 75; Poirier, 1958 : 67)^{xxiii}. À la suite de la première exposition universelle, plusieurs autres nations impérialistes, telles que la France, l'empire austro-hongrois, les États-Unis, la Belgique, l'Espagne et l'Italie organisent leurs propres expositions universelles avant 1915^{xxiv}.

Officiellement, ces expositions ont comme objectif principal d'enseigner le public en faisant ressortir les progrès réalisés et les perspectives d'avenir dans une ou plusieurs branches de l'activité humaine et comme objectifs corollaires de promouvoir les échanges et de contribuer au renforcement de la paix entre les peuples (Galopin, 1997 : 96-97; Curien, 2003 : 75). Dans les faits, on peut analyser ces expositions comme un « outil de culture dont se servent délibérément organisateurs et exposants - les élites des sociétés concernées - qui tentent de transmettre leur vision du monde (Curien, 2003 : p. 76) ». Au nombre de ces visions on compte aussi le militarisme, le colonialisme et l'impérialisme, la suprématie de la race blanche sur les autres, celle des hommes sur les femmes, et celle des classes bourgeoises sur les classes ouvrières.

Selon Karl Marx, la *Great Exhibition* de Londres constitue un emblème du fétichisme capitaliste des marchandises^{xxv}. Cette exposition a aussi servi à populariser des idées utiles à la mondialisation du capitalisme en tentant d'offrir une vision unifiée du temps et de l'espace mondial, comme l'explique Anne McClintock^{xxvi} :

« The Crystal Palace housed the first consumer dreams of a unified world time. As a monument to industrial progress, the Great Exhibition embodied the hope that all the world's cultures could be gathered under one roof - the global progress of history represented as the commodity progress of the Family of Man. At the same time, the Exhibition heralded a new mode of marketing history: the mass consumption of time as a commodity spectacle. Walking about the Exhibition, the spectator (admitted into the museum of modernity through the payment of cash) consumed history as a commodity. The dioramas and panoramas (popular, naturalistic replicas of scenes from empire and natural history) offered the illusion of marshalling all the globe's cultures into a single, visual pedigree of world time." (1995: p. 57-58).

Au sein de cette exposition, le progrès impérial est offert comme un produit de consommation, sous la forme d'un spectacle national pour les travailleurs britanniques blancs afin qu'ils puissent se sentir inclus dans la nation impériale, le spectacle voyeuriste de leur « supériorité raciale » compensant leur subordination de classe (McClintock, 1995 : 59). Selon Susan Buck-Morss, le message des expositions universelles est la promesse du progrès social sans révolution pour les masses (1990 : 128)^{xxvii}. Par exemple, lors de l'exposition universelle tenue à Paris en 1867, des billets gratuits sont offerts à 400 000 travailleurs (Buck-Morss, 1990 : p. 86).

On attribue à l'exposition universelle française de 1867, l'adoption par son commissaire général d'un modèle de classification qui inspirera les expositions suivantes (Curien, 2003 : 80).

« L'exposition de 1867, à Paris, [...] embrasse toute la production humaine à la manière d'une encyclopédie et ordonne l'espace du palais elliptique de telle sorte que la hiérarchie qu'elle induit puisse se « gravir » de l'extérieur du palais vers son centre. Les reconstitutions de toutes sortes frappent les visiteurs (modèle réduit du canal de Suez, cathédrale gothique grandeur nature, temples égyptiens, palais du Bey de Tunis, école rustique américaine); l'opulence montre à tous que l'empire instaure un nouvel âge d'or (Chandler 1990a)^{xxviii}. » (Curien, 2003 : 80).

Dans le cas des foires américaines, Rydell note que :

« At a time when the American economy was becoming increasingly consolidated and when the wealth generated by the country's economic expansion was concentrated in fewer and fewer hands, the exposition builders promised that continued growth would result in eventual utopia. Therein lay the mythopoeic grandeur of the fairs: an ideology of economic development, labeled "progress", was translated into a utopian statement about the future. An ideology, an idea complex tied to socioeconomic cleavages in a particular historical era, was presented as the transcendent answer to the problems besetting America (Rydell, 1984: 4-5). »

Bien que plusieurs expositions fassent participer les masses aux projets impérialistes des nations organisatrices, elles sont aussi des terrains de luttes pour divers mouvements sociaux. En effet, à cette époque, certains mouvements sociaux, dont des mouvements afro-américains aux États-Unis, des mouvements de femmes et des mouvements ouvriers^{xxix} autant en Europe qu'en Amérique du Nord, tentent de prendre avantage de l'organisation de ces événements internationaux afin de contester l'absence du traitement de leur cause par les organisateurs des expositions universelles ou d'assurer l'organisation de leurs propres activités de représentation. Par exemple, en 1867, en parallèle de l'exposition universelle tenue à Paris, le BFASS en profite pour organiser une convention mondiale anti-esclavagiste à Paris^{xxx}. Les femmes et les hommes afro-américains récemment affranchis de l'esclavage manifestent également contre leur exclusion lors des diverses foires tenues en territoire américain^{xxxi}. Et comme nous l'avons vu plus haut, des mouvements de femmes organisent des congrès internationaux sur les droits des femmes en parallèle des expositions universelles de Paris en 1878 et 1889, ou des femmes manifestent en faveur de leurs droits politiques, comme dans le cas de l'exposition américaine de Philadelphie en 1876.

C'est aussi en partie grâce à l'existence des mouvements de femmes que des bâtiments « de la femme » sont érigés lors de la majorité (60%) des expositions universelles entre 1873 et 1915 (Pepchinski, 2000 : 1). En effet, dès 1873, lors de l'exposition universelle de Vienne, un premier pavillon séparé de l'édifice principal est dédié aux travaux féminins^{xxxii}. Par la suite, une section (Glasgow 1888, 1901), un bâtiment (Chicago 1893; San Francisco, 1915^{xxxiii}), un pavillon (Philadelphie, 1876) ou même un palais (Paris 1900; Liège, 1905; Bruxelles, 1910^{xxxiv}) sont consacrés à « la » femme dans le cadre des expositions universelles^{xxxv}.

Selon Mary Pepchinski, la présence des bâtiments de la femme aux expositions universelles rend visible la demande des mouvements des femmes européens et américains pour que les femmes occupent un rôle plus actifs dans la sphère publique (2000 : 1). Par contre, ces pavillons sont aussi le fruit d'une autre tendance contradictoire, soit l'association d'activités ou de fonctions économiques spécifiques avec la féminité bourgeoise dans le cadre du développement des États nations au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle. Ainsi, les pavillons de la femme jouent plus souvent un rôle didactique qui renforcent les rôles traditionnels féminins et l'idéal bourgeois de la féminité et qui situent la différence sexuelle en relation au système économique capitaliste en émergence (Pepchinski, *ibid*)^{xxxvi}. Selon Pepchinski, les femmes ont pu participer dans les sphères publiques éphémères des expositions universelles en autant que leur présence ne perturbe pas le grand récit de ces événements (2000 : 28). Selon elle, les pavillons de la femme n'ont jamais provoqué de malaise ou mis au défi le statu quo. Ils n'ont pas stimulé les femmes afin qu'elles repensent la féminité sur un mode nouveau et radical. Ces bâtiments n'ont pas été pensés de manière à être inclusifs : la féminité y est représentée comme une qualité sélective et élitiste. Dans le cas des pavillons américains, cette sélectivité est notable quant à l'exclusion des Autochtones, des Afro-américaines et des immigrantes récemment arrivées, alors que dans le cas des pavillons européens, ce sont les femmes de classe ouvrière et les indigènes des colonies qui sont exclues (Pepchinski, 2000 : 29). De plus, les positions et les militantes féministes les plus radicales sont souvent écartées des manifestations officielles des expositions. Par exemple, comme nous l'avons vu plus haut, l'exposition sur les luttes des suffragettes offerte par la National Women's Suffrage Association n'est pas présentée dans le Pavillon de la femme lors de la Centennial Exposition de Philadelphie en 1876 (Cordato, 1989 : 56). Ou encore, lors du congrès international sur les droits des femmes de Paris en 1878, Hubertine Auclert ne peut défendre la cause du suffrage féminin.

Les femmes bourgeoises qui organisent la présence des femmes aux expositions universelles par la construction de bâtiment sur la femme ou la tenue de congrès internationaux sur les femmes, ne contribuent pas seulement à reproduire l'idéal bourgeois de la féminité, mais elles ont également participé à l'entreprise impérialiste et colonialiste des expositions universelles. Dans la section suivante, afin de mettre en relief ces propos, nous présentons une analyse plus détaillée de l'exposition universelle colombienne organisée à Chicago en 1893. Le cas de l'exposition de 1893 offre un matériel riche pour analyser les intersections de divers rapports de pouvoir et les luttes menées par divers mouvements sociaux dans le cadre de la mondialisation capitaliste.

1.2.1. Place des femmes et de la diversité au sein de l'exposition universelle colombienne de Chicago, 1893

En 1893, le gouvernement américain, en pleine expansion impérialiste^{xxxvii}, a organisé une exposition universelle visant à souligner les 400 ans de l'arrivée de Christophe Colomb en Amériques^{xxxviii}. La *World's Columbian Exposition* a lieu à Chicago du 5 mai au 31 octobre 1893. Elle est composée de deux éléments : une Ville Blanche (*White City*) comportant de multiples bâtiments de facture néoclassique dont un bâtiment de la femme, et un parc d'attractions, le *Midway plaisance* placé sous les auspices du département d'ethnologie^{xxxix}. En plus des expositions dans la Ville Blanche et le Midway Plaisance, une section complémentaire est ajoutée afin que des congrès mondiaux soient organisés au cours de l'exposition universelle. Le

comité responsable de ces congrès est connu comme le *World's Congress Auxiliary*. Le *Woman's Branch* de ce comité organise le premier congrès dans cette section, le *World's Congress of Representative Women* dont il a été question plus haut. Selon "*The Book of the Fair*", les objectifs du *World's Congress Auxiliary* sont les suivants :

Its purpose was to hold, during the term of the Fair, a series of conventions attended by the foremost men and women in every department of progress. As a supplement to the material display it was intended, as stated in the preliminary announcement, that "The wonderful achievements of the new age, in science, literature, education, government, jurisprudence, morals, charity, religion, and other departments of human activity, should also be conspicuously displayed as the most effective means of increasing the fraternity, progress, prosperity, and peace of mankind," In a word, it was proposed to lay before the world the most important results attained in the several departments of civilized life, voiced by the ablest living representatives whose attendance could be procured. (Bancroft, 1893 : 73)

L'idée qui guide l'ensemble de l'exposition est le progrès et l'innovation technologique dans le Nouveau monde. Le responsable Smithsonian de la classification des oeuvres et objets, G. Brown Goode, définit les objectifs de l'exposition dans les mêmes termes que ceux employés pour décrire l'exposition universelle de 1867. En effet, selon lui, l'exposition : « illustrates the steps of progress of civilization and its arts in successive centuries, and in all lands up to the present time. [It will become] an illustrated encyclopaedia of civilization (cité dans Rydell, 1984: 45) ». En fait, l'exposition colombienne a joué un rôle crucial dans la popularisation aux États-Unis des idées scientifiques racistes et sexistes sur l'évolution des races (Rydell, 1984 : 40-41). En effet, des « représentants » des peuples autochtones, africains, du Moyen-orient et d'Asie provenant des colonies des nations impérialistes sont exposés comme des bêtes de cirque dans le Midway Plaisance selon un ordre d'exposition décroissant du plus « civilisé » au plus « barbare » suivant une classification imaginée par les anthropologues blancs imbus des valeurs racistes, sexistes et orientalistes de l'époque (Rydell, 1984 : 65)^{xl}. De plus, en divers endroits dans la Ville Blanche dont dans le bâtiment de la femme, des expositions sous le contrôle des mêmes anthropologues présentent des artefacts autochtones, asiatiques ou africains. Même des enfants des peuples autochtones sont « exposés » dans un bâtiment reproduisant un pensionnat sous l'autorité du bureau des affaires indiennes du gouvernement fédéral^{xli}.

Bien que les femmes blanches américaines n'aient pas le droit de vote à cette époque^{xliii}, le gouvernement américain leur accorde une représentation au sein de l'exposition^{xliii}. Un comité de dames gestionnaires (*Board of Lady Managers*) composé exclusivement de femmes blanches bourgeoises veille à la construction du bâtiment de la femme et du bâtiment de l'enfance au sein de la ville Blanche. Par contre, d'autres femmes blanches s'opposent à la construction d'un bâtiment séparé sur la femme. Elles souhaitent plutôt que leurs réalisations soient traitées sur un pied d'égalité avec les hommes blancs. Par contre, le Board of Lady Managers sent le besoin d'ériger un bâtiment de la femme et un pavillon pour les enfants avec une kindergarden idéale et il mobilise les ressources nécessaires afin d'y parvenir. Le bâtiment de la femme, dessiné par l'architecte, Sophia Hayden, 23 ans, assure plusieurs fonctions. Il sert de lieu d'exposition de diverses contributions des femmes à la « civilisation ». Ainsi, il remplit une fonction didactique d'exposition d'oeuvres d'art féminines et d'artefacts produits par des femmes au fil des

siècles^{xliv}. Il abrite également une bibliothèque réunissant de nombreux ouvrages rédigés par des femmes et un restaurant. Des espaces sont alloués à une soixantaine d'organisations féminines au sein de l'Organization Room^{xlv} (Howe Elliot, 1893, p. 156).

L'emplacement même du bâtiment de la femme sur le site de la Ville blanche, laisse entrevoir comment les femmes sont perçues comme étant marginales à la civilisation blanche (Bederman, 1995 : 34). En effet, rien n'est laissé au hasard dans l'organisation du plan du site et le Bâtiment de la femme est situé à la limite de la Ville blanche, face à la seule sortie menant au Midway Plaisance (Bederman, 1995 : 34)^{xlvi}. Par contre, d'autres auteures ont plutôt présenté le Bâtiment de la femme, le premier pavillon à être aperçu en sortant du Midway plaisance vers la Ville Blanche, comme un symbole de paix et de lumière en contraste avec le chaos et la noirceur du Midway Plaisance^{xlvii}. Dans une certaine mesure, ces propos font échos aux théories du socialiste utopiste Charles Fourier selon qui le degré d'avancement d'une civilisation se mesure au traitement qu'elle réserve aux femmes (Farnsworth, 1978 : 184).

Bederman souligne que la séparation des expositions sur les oeuvres féminines ont pour effet de suggérer que les contributions des femmes étaient complètement différentes de celles des hommes. Un journaliste du *New York Times* a présenté cet effet en ces termes :

« The atmosphere of the entire building is not [...] woman's right to invade the domain of man, but the sublimely soft and soothing atmosphere of womanliness [...] the achievements of man [are] in iron, steel, wood, and the baser and cruder products [while] in the Woman's Building one can note the distinct demarcation in the female successes in the more delicate and finer products of the loom, the needle, the brush, and more refined avenues of effort which culminate in the home, the hospital, the church, and in personal adornment" (Cité dans Bederman, 1995: 34).

Ces remarques n'ont rien d'étonnant si l'on considère qu'une salle d'hôpital, avec des infirmières montrant leur savoir faire, ainsi qu'une cuisine idéale, avec des dames montrant leur savoir culinaire, sont reproduites dans le Bâtiment de la femme.

Le Bâtiment de la femme ne sert pas seulement à produire et reproduire des idéaux de la féminité bourgeoise, il est également utile à la reproduction de savoirs racistes et à la popularisation du racisme scientifique. Par exemple, l'Institut Smithsonian a préparé une exposition intitulée « le travail des femmes dans la sauvagerie » présentant une collection impressionnante de paniers, tissages, et autres formes d'art produit par des femmes autochtones, africaines et polynésiennes (Bederman, 1995 : 37-38). Cette collection ethnologique exposée dans le bâtiment de la femme est présentée comme un supplément aux collections des pavillons principaux. La logique d'exposition adoptée dans le bâtiment de la femme est d'ailleurs la même que celle adoptée ailleurs puisque l'Institut Smithsonian en a la charge. L'objectif de l'exposition ethnologique dans le bâtiment de la femme est de retracer les pas de la femme des temps préhistoriques jusqu'au présent :

Their intimate connection shown with all that has tended to promote the development of the race, even though they have worked under the most disadvantageous conditions. [...] Especial attention will be called to these early inventions of women by means of an ethnological display in the woman's building, which will supplement the race exhibit made in the department of Ethnology (Farmer, 1893: 493).

Selon Berderman, les contributions de ces femmes « primitives » sont acceptables pour le Board of Lady Managers seulement parce qu'elles semblent « historiques » - en effet, les objets produits par les femmes autochtones, africaines et polynésiennes sont décrits comme des représentations du travail des ancêtres des femmes blanches, et non comme des représentations du travail de femmes non-blanches contemporaines. La construction des femmes non-blanches comme des représentations d'un passé distant empêche les femmes blanches d'accepter ces femmes comme des consoeurs ou des concitoyennes dans le présent (Berderman, 1995 : 38)^{xlvi}. Ce qui explique en partie l'exclusion des femmes autochtones et afro-américaines du Board of Lady Managers. Une seule Afro-américaine, Fanny Barrier Williams, est brièvement employée pour un maigre salaire par ce comité (Weiman, 1981 : 121).

Les stéréotypes racistes de l'époque sont également reproduits dans l'iconographie du Bâtiment de la femme. En effet, dans la salle principale d'exposition éclairée par un puit de lumière central, deux peintures murales commandées par la présidente du Board of Lady Managers, Bertha Palmer, sont placées aux deux extrémités du bâtiment de manière à se faire face^{xlix} : sur le tympan sud, la murale intitulée « la femme primitive », et sur le tympan nord, la murale intitulée « la femme moderne »^l. La disposition géographique n'est pas sans rappeler la division entre les hémisphères Nord et Sud : Au Nord, les pays américains et européens ou « le monde civilisé » ; au Sud, les colonies et autres pays jugés « primitifs », c'est-à-dire « non civilisés » selon la terminologie du XIXe siècle^{li}. Cette idéologie perdure aujourd'hui dans les représentations Nord-Sud et les discours sur le développement international. Lorsque Bertha Palmer précise ses exigences pour les murales, elle indique :

Of course, we should want something symbolic showing the advancement of woman. My idea was that perhaps we might show woman in her primitive condition as a bearer of burdens and doing drudgery, either an Indian scene or a classic one in the manner of Puvis and as a contrast, woman in the position she occupies today, but I should be quite willing for the artist to propose her own subjects and submit the sketches for our decision (Lettre de Palmer à Hallowell, 24 février 1892, citée par Weimann, 1981: 191).

L'artiste chargée de la murale sur la femme primitive, Mary Macmonnies-Low élève de Puvis de Chavannes, a opté pour une scène classique pour les raisons suivantes :

« I began immediately to study the composition, rejecting [...] the idea of the savage, the prehistoric, the slave, the Oriental woman, or any that would require precision as to detail of costume, race or environment as being unfit to express an abstract and universal idea. I finally settled on the simplest type or costume, in a landscape background that might be of any time or country and is certainly not America [...]. The women indicate with the completest [*sic*] possible simplicity the bearer of burdens, the toilers of the earth, the servants of man, and more than this, being without ambition, contented with their lot" (Weimann, 1981: 206-207).

Les propos de McMonnies illustrent bien les stéréotypes racistes de l'époque dont plusieurs perdurent encore de nos jours. Selon ces stéréotypes, le choix de modèles de femmes blanches s'impose comme représentant mieux un idéal universel que des femmes situées dans des contextes historiques précis.

En contraste avec les quelques privilèges accordés aux femmes blanches bourgeoises, les peuples afro-américains et autochtones n'obtiennent pas le droit de se représenter eux-mêmes au sein de l'exposition colombienne^{lii}. Par contre, des femmes et des hommes afro-américains contestent leur exclusion des comités de direction de l'exposition^{liii}. Des Afro-américaines tentent en vain de faire nommer au moins une femme noire au Board of Lady Managers. Au cours de l'exposition, les militantes afro-américaines Ida B. Wells, Irvine Garland Penn, et Ferdinand L. Barnett, et le militant afro-américain Frederick Douglass distribuent une dizaine de milliers d'exemplaires de leur brochure intitulée : *The Reason Why the Colored American Is Not in the World's Columbian Exposition* (Rydell, 1999). Elles et ils dénoncent également le racisme sous-jacent à l'exposition du village des Dahomeys dans le Midway Plaisance qui présente les Africains noirs comme des représentants des « races les plus inférieures » (Ballard, 2002 : 114). Prenant comme base le bâtiment d'Haïti^{liv} dans la Ville blanche, les Afro-américains s'assurent que leur exclusion officielle ne passe pas sous silence. Grâce à leurs manifestations régulières, elles et ils obtiennent du comité de direction de l'exposition qu'une journée leur soit dédiée, le 25 août (Ballard, 2002 : 119 ; Rydell, 1984 : 53). Quelques congrès organisés par le World's Congress Auxiliary accordent une prise de parole à des personnes afro-américaines : notamment le congrès sur l'Afrique, sur le travail et sur les femmes. Par contre, comme le souligne Ballard, lors de ces congrès, « blacks were not on their own ground. From time to time, [...] they had to contend with ex-Confederates and imperialists, some of whom praised slavery for 'civilizing' blacks and colonization for uplifting Africa (Ballard, 2002: 115) ». On retrouve ici un bon exemple de discours sur l'impérialisme comme mission civilisatrice.

Pour leur part, les organisatrices du *World Congress of Representative Women* invitent une diversité de femmes à prendre la parole lors de ce congrès. Ces femmes sont présentées comme des représentantes de groupes de femmes ou de leur gouvernement national. Au cours du congrès, une place prépondérante est faite aux organisations de femmes. La présidente du Board of Lady Managers et du Woman's Branch, Bertha Palmer, insiste longuement sur le nombre de groupes de femmes présents au congrès (Sewall, 1894 : 5). Puis, May Wright Sewall, présidente du National Council of Women, est la première à présenter sa communication intitulée : « The Economy of Woman's Forces Through Organization ». Dans cette communication, Sewall insiste sur le pouvoir des organisations et sur leur modernité (Sewall, 1894 : 37).

La majorité des conférencières ont été des Américaines blanches bourgeoises, à l'exception d'une femme amérindienne, de six Afro-américaines^{lv} et d'un Afro-Américain^{lvi}. De plus, des femmes provenant de quinze pays différents^{lvii} ont présenté des communications dans le cadre de la session multinationale intitulée : « Solidarité des intérêts de l'humanité ». De plus, à la suite des allocutions d'ouverture de Bertha Palmer, d'Ellen Henrotin (vice-présidente du Woman's Branch) et de May Wright Sewall, les femmes provenant de pays étrangers peuvent répondre et adresser leurs remerciements aux organisatrices du congrès. Bertha Palmer traite brièvement de la pauvreté des femmes, en dénonçant le fait que cette pauvreté persiste malgré le développement du capitalisme. Elle souligne l'importance pour les femmes de parler pour elles-mêmes de leurs besoins. Par contre, les femmes de classe ouvrière, immigrantes, autochtones, ou afro-américaines ne peuvent participer au comité organisateur du Congrès. Cela a pour résultat qu'elles ne peuvent parler pour elles-mêmes dans des conditions qui leur conviennent. Dans son allocution d'ouverture, May Wright Sewall se targue du fait qu'une Autochtone et des Afro-américaines ont accepté de participer à son congrès en insistant sur leur capacité de pardon

(Sewall, 1894 : 16)^{lviii}. Selon Berg, cette formulation est en fait une réprimande aux Afro-américaines qui ont osé critiquer les organisatrices du Congrès en les invitant à pardonner mais surtout, à oublier (Berg, 2002 : 7). D'ailleurs, l'ordre des présentations en dit long sur la place qu'occupent les Afro-américaines aux yeux des organisatrices du congrès. En effet, cinq des six présentations des Afro-américaines sont faites dans la section traitant des femmes étrangères (le symposium intitulé : *The Solidarity of Human Interests*). Selon Berg, ces Afro-américaines ont pu être considérées comme représentantes seulement dans la mesure où elles sont représentées comme des étrangères à l'intérieur de la nation américaine (Berg, 2002 : chap. 1).

La seule Autochtone qui soit invitée à prendre la parole lors du Congrès est présentée comme étant la descendante du dernier chef héréditaire des Cherokees^{lix}. Une représentante de la *Women's National Indian Association*^{lx} qui prend la parole lors du Congrès dans la section traitant du gouvernement américain, mais il s'avère que ce groupe a été fondée par des bourgeoises blanches. De plus, bien que cette communication insiste sur l'importance d'améliorer le traitement réservé aux peuples autochtones, elle reprend à son compte les thèses racistes et évolutionnistes selon lesquelles, de toutes les façons, les peuples autochtones en Amérique sont en voie « d'extinction ».

Une seule représentante provenant d'un pays du Moyen-Orient – Madame Korany de Syrie – est invitée à prendre la parole lors du Congrès. Les seules autres représentations dominantes et orientalistes du Moyen-Orient sont confinées au Midway Plaisance, dans le théâtre de la Petite Égypte où des danseuses du ventre « exotiques » attirent l'attention des visiteurs (Bordelon, 2004). Ou encore dans le « *World's Congress of Beauties from 40 Nations* » aussi présenté dans le Midway Plaisance. Parmi ces 40 beautés dont 25 d'Europe, nous trouvons une sultane accompagnée de ces servantes, une star de l'Est, et une femme d'Orient (Bancroft, 1893)^{lxi}.

Dans le cadre de la section internationale du Congrès des femmes représentantes, c'est Isabelle Bogelot, trésorière de l'ICW depuis 1888 et représentante de la France au Congrès qui prononce l'allocution d'ouverture de la session intitulée « Solidarité des intérêts de l'humanité ». À cette occasion, elle a tenu les propos suivants :

The solidarity of human interests does not admit of a doubt. [...] A this time, when steam and electricity have eliminated distances, nothing can happen among one people that does not have its echo among all the others. An injustice can not occur in any corner whatsoever of the civilized world which will not soon have to be suffered elsewhere. A lovely deed, a just idea, can not be enjoyed in one country whose good effects are not also felt by others. [...] So we are all one, without distinction of nationality, when it is a matter of humanity. (Sewall 1894 : 635).

La similarité des propos de Bogelot et des tenants contemporains de la mondialisation quant à la compression du temps et de l'espace grâce aux avancées technologiques est frappante. Par contre, ce qui retient notre attention ici, c'est la définition de l'humanité à laquelle Bogelot fait référence. Nous sommes « tous un », lorsqu'il est question d'humanité dit-elle, ne reconnaissant aucune diversité. De plus, quelques lignes plus haut, elle indique bien clairement que le monde auquel elle se réfère est le monde civilisé. Il importe de rappeler qu'à cette époque,

le concept de civilisation avait une connotation explicitement raciale (Bederman, 1995 : 25) : le monde civilisé étant celui des bourgeois blancs versus les autres classes sociales et les autres groupes racialisés^{lxiii}.

Dans son discours, Bogelot ne dénonce pas explicitement le racisme à l'oeuvre dans les sociétés occidentales et reproduites dans les rencontres sur les femmes représentantes. Comme bell hooks (1981) le souligne, les seules personnes à dénoncer clairement cette situation et à démontrer l'articulation entre le racisme et le sexisme sont les représentantes afro-américaines. Fannie Barrier Williams, militante afro-américaine pour les droits de toutes les femmes, dans son allocution « The Intellectual Progress of the Colored Women of the United States since the Emancipation Proclamation » fait clairement référence à la race et au sexe :

If the love of humanity more than the love of races and sex shall pulsate throughout all the grand results that shall issue to the world from this parliament of women, women of African descent in the United States will for the first time begin to feel the sweet release from the blighting thrall of prejudice. The colored women as well as all women, will realize that the inalienable right to life, liberty, and the pursuit of happiness is a maxim that will become more blessed in its significance when the hand of woman shall take it from its sepulture in books and make it the gospel of every-day life and the unerring guide in the relations of all men, women and children (Sewall, 1894: p. 711).

À la suite des propos tenus par ces consœurs afro-américaines, Frederick Douglass, ancien esclave et militant afro-américain anti-esclavagiste et pour le suffrage universel, a été invité à prendre la parole de manière impromptue dans le cadre du congrès. Sa déclaration a aussi clairement traité des discriminations sur la base de la couleur de la peau et du sexe. Il a déclaré avec enthousiasme : « A new heaven is dawning upon us, and a new earth is ours, in which all discriminations against men and women on account of color and sex is passing away, and will pass away [...]. (Sewall, 1894, p. 717) ». Fannie Barrier Williams, et Frederick Douglass, soulignent ainsi comment la discrimination en fonction de la couleur de la peau et du sexe ne peut être combattue sur terre que grâce à la solidarité entre les hommes et les femmes de toutes les « couleurs » ou « race » unis dans une humanité diversifiée. Ainsi, bien que l'organisation du World Congress of Representative Women a reproduit plusieurs des stéréotypes racistes, sexistes, et impérialistes de l'époque, il a tout de même été un lieu où des discours contre hégémoniques ont pu être exprimés sur les droits des femmes et contre le racisme.

Bibliographie

- Ahmed, Sara. 2000. « Close encounters : Feminism and/in 'the globe' ». Chap. in *Strange Encounters. Embodied Others in Postcoloniality*, p. 161-191. New York et Londres : Routledge.
- Albistur, Maïté et Daniel Armogathe. 1977. *Histoire du féminisme français*. Tome 2. Paris : Éditions des femmes.
- Alexander, Jacqui M. 2005. *Pedagogies of Crossing. Meditations on Feminism, Sexual Politics, Memory and the Sacred*. Durham et Londres :: Duke University Press.
- Alexander, Jacqui M. et Chandra Talpade Mohanty. 1987. *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*. New York : Routledge.
- Anti-Slavery International. n.d. *The History of Anti-Slavery International*, [<http://www.antislavery.org/homepage/antislavery/history.pdf>] [4 août 2005].
- Ballard, Barbara. 2002. « African-American Protest and the Role of the Haitian Pavilion at the 1893 Chicago World's Fair », In James C. Trotman (dir.) *Multiculturalism. Roots and Realities*. Bloomington et Indianapolis : Indiana University Press.
- Bancroft, Hubert Howe. 1893. *The Book of the Fair*. Chicago, San Francisco : The Bancroft Company, Édition Cygne noir. [<http://columbus.gl.iit.edu/bookfair/bftoc.html>] [3 avril 2005].
- Berg, Allison. 2002. *Mothering the Race. Women's Narratives of Reproduction, 1890-1930*. University of Illinois Press. 200p. [<http://www.press.uillinois.edu/epub/books/berg>] [1er avril 2005].
- Bederman, Gail. 1995. *Manliness and Civilization: A Cultural History of Gender and Race in the United States, 1880-1917*. Chicago: University of Chicago Press.
- Bock, Gisela et Susan James (dir.). 1992. *Beyond Equality and Difference. Citizenship, Feminist politics, Femal Subjectivity*. London: Routledge.
- Bordelon, Candace. 2004. "From Egypt to Chicago: Enduring Images of Orientalism in the Danse du Ventre". *Papyrus* (mars) [<http://www.karinadances.com/articles/Orientalist.html>] [11 août 2005].
- Boxer, Marilyn J. 1978. "Socialism Faces Feminism: The Failure of Synthesis in France, 1879-1914." In Marilyn J. Boxer et Jean H. Quataert (dir.), *Socialist Women. European Socialist Feminism in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*. New York: Elsevier. p. 75-111.

- Boxer Marilyn J. et Jean H. Quataert (dir.). 1978. *Socialist Women. European Socialist Feminism in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*. New York: Elsevier.
- Buck-Morss, Susan. 1990. *The Dialectics of Seeing: Walter Benjamin and the Arcades Project*. Cambridge, Massachusetts.
- Carlton, Donna. 1994. *Looking for Little Egypt*. Bloomington, IN: IDD Books.
- Clinton, Catherine et Christine Lunardini. 1999. *The Columbia Guide to American Women in the Nineteenth Century*. New York : Columbia University Press.
- Cordato, Mary F. 1989. "Representing the Woman's Sphere. Women's work and Culture at the World's Fairs of 1876, 1893 and 1904". Thesis (Ph.D.), New York University, Graduate School of Arts and Science.
- Combahee River Collective. 1993. « A black Feminist Statement, Combahee River Collective », dans MORAGA, Cherríe et Gloria ANZALDÚA, *This Bridge Called My Back, writings by radical Women of Color*, New York, Kitchen Table, Women of Color Press, p. 210-218.
- Crenshaw, Kimberlé. 1989. « Demarginalising the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Anti-Discrimination Doctrine, Feminist Theory, and Anti-Racist Politics », *University of Chicago Legal Forum*.
- Crenshaw, Kimberlé. 1995. « Mapping the Margins : Intersectionality, identity politics, and violence against women of color », dans CRENSHAW Kimberlé, Neil GOTANDA, Gary PELLER et Kendall THOMAS (dir.) *Critical Race Theory. The key writings that formed the movement*, New-York, New Press, p. 357-383.
- Curien, Pauline. 2003. *L'identité nationale exposée. Représentations du Québec à l'Exposition universelle de Montréal 1967 (Expo 67)*. Thèse de doctorat. Département de science politique. Université Laval. Québec. [<http://www.theses.ulaval.ca/2003/21176/21176.pdf>] [15 juin 2005].
- Druelle, Anick. 2001. *Mouvements de femmes et mondialisation capitaliste : pratiques et discours au sein des quatre conférences mondiales des Nations Unies sur les femmes, 1975-1995*. Thèse de doctorat. Montréal, Université du Québec à Montréal (UQAM).
- Druelle, Anick. 2004. « Que célébrer trente ans après l'Année internationale de la femme : Une crise au sein des mouvements internationaux de femmes? », *Recherches féministes*, Hiver 2004, 115-169.
- Eagle, Mary Kavanaugh Oldham (Ed.). 1894. *The Congress of Women held in the Woman's Building. World's Columbian Exposition*. Chicago: Monarch Book Co..

[<http://ocp.hul.harvard.edu/ww/outsidelink.html/http://nrs.harvard.edu/urn-3:FHCL:132848>], [3 avril 2005].

Farmer, Lydia Hoyt. 1893. *The National Exposition Souvenir. What America Owes to Women*. Buffalo: C. W. Moulton. [<http://ocp.hul.harvard.edu/ww/outsidelink.html/http://nrs.harvard.edu/urn-3:RAD.SCHL:147423>] [21 juin 2005].

Farnsworth, Beatrice. 1978. "Bolshevism, the Woman Question, and Aleksandra Kollontai". In Marilyn J. Boxer et Jean H. Quataert (dir.), *Socialist Women. European Socialist Feminism in the Nineteenth and Early Twentieth Centuries*. New York: Elsevier. p. 182-214.

Forest, Pierre-Gerlier et Brigitte Schroeder-Gudehus. 1991. *L'internationalisme et les expositions universelles dans les années trente*. In Régine Robin (dir.), *Masses et culture de masse dans les années 30*. Paris : Éditions ouvrières, pp. 205-223.

Gilman, Sander. 1986. « Black Bodies, White Bodies. Toward an Iconography of Female Sexuality in Late Nineteenth-Century Art, Medicine, and Literature », In Henry Louis Gates (dir.) *"Race", Writing and Difference*. Chicago: University of Chicago Press.

Harvard University Library Open Collections Program, 2004, *Women Working, 1870-1930, « Centennial Exhibition in Philadelphia, 1876 »*, [http://ocp.hul.harvard.edu/ww/events_centennial.html], [23 mai 2005].

hooks, bell. 1981. *Ain't I a Woman. Black Women and Feminism*. London: Pluto Press.

Howe Elliot, Maud (ed.). 1893. *Art and handicraft in the Woman's Building of the World's Columbian Exposition, Chicago*, with special articles by Mrs. Potter Palmer [et al.]. Paris: Boussod, Valadon & Co., 1893. [<http://ocp.hul.harvard.edu/ww/outsidelink.html/http://nrs.harvard.edu/urn-3:HBS.BAKER:416905>] [30 mars 2005].

Internationale socialiste des femmes (ISF). n.d. *Histoire sommaire*. [<http://www.socintwomen.org.uk/FRENCH/histoire-sommaire.html>] [5 août 2005].

Käppelli, Anne-Marie. 1991. « Scènes féministes », In Georges Duby et Michelle Perrot (dir.) *Histoire des femmes*. Vol. 4 : *Le XIXe siècle* (sous la direction de Geneviève Fraisse et Michelle Perrot). Paris : Plon, pp. 495-525.

McElroy, 2003. *The Abolitionist Adventure, Part 2*. [<http://www.fff.org/freedom/fd0308e.asp>] [4 août 2005].

Midgley, Clare. 1992. *Women Against Slavery. The British Campaigns 1780-1870*. London et New York : Routledge.

- Moses, Claire Goldberg. 1984. *French Feminism in the 19th Century*. Albany, N.Y.: State University of New York Press.
- Mohanty, Chandra Talpade. 2003. *Feminism without Borders. Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*. Durham et Londres :: Duke University Press.
- Namer, G. 1981. « Les imaginaires dans l'exposition universelle de 1937 ». *Cahiers internationaux de sociologie*, 70 : 35-62.
- Pepchinski, Mary. 2000. « The Woman's Building and the World Exhibitions: Exhibition Architecture and Conflicting Feminine Ideals at European and American World Exhibitions, 1873 - 1915 ». *International Journal of Archeological Theory*, issue 1. [<http://www.tu-cottbus.de/BTU/Fak2/TheoArch/wolke/eng/Subjects/001/Pepchinski/pepchinski.htm>] [1er avril 2005].
- Poirier, R. 1958. *Des foires, des peuples, des expositions*. Paris : Plon.
- Prash, T. 1990. « London 1862 » In John E. Findling (dir.), *Historical Dictionary of World's Fairs and Expositions, 1851-1988*. New York, Greenwood Press, p. 23-30.
- Rabaut, Jean. 1978. *Histoire des féminismes français*. Paris : Stock.
- Rydell, Robert W. 1984. *All the World's a Fair: Visions of Empire at American International Expositions, 1876-1916*. Chicago: University of Chicago Press.
- — —. "Prefatory Comments: The Solidarity of Human Interests." In *World's Congress of Representative Women*. Ed. May Wright Sewall. 632-33. Chicago: Rand, McNally, 1894.
- Rydell, Robert W. (ed). 1999. *The Reason Why the Colored American Is Not in the World's Columbian Exposition. The Afro-American's Contribution to Columbian Literature. Ida B. Wells, Frederick Douglass, Irvine Garland Penn, and Ferdinand L. Barnett*. Champaign, IL: University of Illinois Press.
- Schroeder-Gudehus B. et A. Rasmussen. 1992. *Les fastes du progrès : le guide des expositions universelles 1851-1992*. Paris, Flammarion.
- Sewall, May Wright (ed). 1894. *World's Congress of Representative Women*. Chicago: Rand, McNally.
- — —. "Introductory Address." In *World's Congress of Representative Women*. Ed. May Wright Sewall. 13-18. Chicago: Rand, McNally, 1894.
- Smith, P.T. 1990. "London 1851". In John E. Findling (dir.) *Historical Dictionary of World's Fairs and Expositions, 1851-1988*. New-York: Greenwood Press, pp. 3-9.

- Spivak, Gayatri Chakravorty. 1996. « 'Woman' as Theatre : United Nations Conference on Women, Beijing 1995 », *Radical Philosophy*, 75 (janvier/février), p. 2-4.
- Weiman, Jeanne Madeline. 1981. *The Fair Women. The Story of the Woman's Building, World's Columbian Exhibition, Chicago 1893*. Chicago: Academy Chicago.
- Wells, Ida B., et Frederick Douglass. *The Reason Why the Colored American Is Not in the World's Columbian Exposition. 1893*. In *Selected Works of Ida B. Wells-Barnett*. Schomburg Library of Nineteenth-Century Black Women Writers, ed. Henry Louis Gates, Jr. 46-137. New York: Oxford University Press, 1991
- Zylberberg-Hocquard, Marie-Hélène. 1981. *Femmes et féminisme dans le mouvement ouvrier français*, Paris, Éditions ouvrières.
- Zylberberg-Hocquard, Marie-Hélène. 1978. *Féminisme et syndicalisme en France*. Ouvrage publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique. Paris : Anthropos.

Annexe 1 : Reproduction des murales des tympans nord et sud du Bâtiment de la femme

1. Au nord : La femme moderne

Murale « Modern Woman » de Mary Cassatt située Au nord du Bâtiment de la femme, Exposition colombienne mondiale de Chicago 1893.



2. Au sud : La femme primitive



Murale « *Primitive Woman* » par Mary Macmonnies-Low. Image tirée de <http://members.cox.net/academia/cassatt5.html#macmonnies>. et Howe Elliot, Maud (ed.). 1893. *Art and handicraft in the Woman's Building of the World's Columbian Exposition, Chicago, 1893* / edited by Maud Howe Elliott; with special articles by Mrs. Potter Palmer ... [et al.]. Paris: Boussod, Valadon & Co., 1893. Disponible en ligne [http://ocp.hul.harvard.edu/ww/outsidelink.html/http://nrs.harvard.edu/urn-3:HBS.BAKER:416905] [30 mars 2005].

ⁱ [<http://usinfo.state.gov/usa/infousa/facts/democrac/17.htm>] et

[<http://women.amnestyusa.org/womenshistory/index.asp>] [17 mai 2005].

ⁱⁱ Comme son nom l'indique, la *Philadelphia's Centennial Exhibition*, visait à souligner le centenaire de la confédération américaine. Les thèmes de cette foire étaient le progrès et l'innovation technologique. Dans le Machinery Hall, les personnes qui visitaient la foire pouvaient voir une femme faire fonctionner une machine fabriquant 80 000 vis par jour et les visiteurs étaient informés qu'une seule personne pouvait faire fonctionner dix de ces machines à la fois (Rydell, 1984 : 33).

ⁱⁱⁱ Un premier pavillon sur les travaux féminins (*Pavillon der Frauenarbeiten*) a été construit lors de l'exposition universelle de Vienne en 1873 (Mary Pepchinski : 2000).

^{iv} Harvard University Library Open Collections Program, *Women Working, 1870-1930*, « Centennial Exhibition in Philadelphia, 1876 », [http://ocp.hul.harvard.edu/ww/events_centennial.html] [23 mai 2005].

^v Ibid.

^{vi} Dès 1873, l'Association pour le Droit des femmes (fondée en 1870 par Léon Richer, Maria Deraismes, Anna Féresse-Deraismes, Louise Michel, Paule Minck, André Lép, et M. et Mme Jules Simon), a annoncé son intention d'organiser le premier congrès féministe international en septembre de cette année (Moses, 1984 : 173, 195). Mais le projet a été reporté en raison d'un climat politique incertain (dont l'élection en mai 1873 du Maréchal de Mac Mahon, candidat monarchiste à la présidence de la République et qui restera en poste jusqu'en janvier 1879) (Moses, 1984 : 195). Maria Deraismes a également été l'une des membres fondatrices de la loge maçonnique le Droit humain [www.droit-humain.org/uk/History/Famous_masons/Maria_Deraismes/maria_deraismes.html] [6 septembre 2005].

^{vii} Susan B. Anthony et Elizabeth Cady Stanton ont fondé en 1869 la National Woman Suffrage Association aux États-Unis. Pour la célébration des 40 ans de Seneca Falls, Anthony et Stanton ont aussi invité l'association rivale, soit l'American Woman Suffrage Association également fondée en 1869 par Lucy Stone. En 1890, les deux groupes se fusionnent sous le nom de la National American Woman Suffrage Association (Clinton et Lunardini, 1999 : p. 125).

^{viii} Les membres fondatrices du National Council of Women sont : Susan B. Anthony, Clara Barton, Lucy Stone Blackwell, Julia Ward Howe, May Wright Sewall, Elizabeth Cady Stanton and Frances Willard, selon les informations contenues sur le site Internet du National Council of Women des États-Unis [www.ncw-usa.org/History.html], [9 juin 2005]. En 2005, l'International Council of Women regroupe 63 associations nationales [www.icw-cif.org/NCs.htm, 9 juin 2005].

^{ix} [http://www.ncwc.ca/ip_icw.html] [20 septembre 2005].

^x Isabelle Bogelot, de foi protestante, était alors rattachée aux Oeuvres des libérées de St-Lazare, Paris. Elle a été la seule déléguée française à participer à la rencontre de Washington en 1888 (Sewall, 1894 : 634- 635).

^{xi} La première présidente de l'association canadienne était Lady Aberdeen, épouse du Gouverneur général du Canada [http://www.ncwc.ca/ip_icw.html] [17 mai 2005].

^{xii} Il manque dans cette liste la Finlande. Selon Sewall, dès mai 1893, des conseils étaient en formation en Finlande, Norvège, Suède, Danemark et existaient déjà en France, en Belgique et au Canada (Sewall, 1894 : 44). En 1902, des groupes américains se sont dissociés de l'International Council of Women et ont formé l'International Women's Suffrage Association (Stienstra, 1994 : 49).

^{xiii} De plus, le gouvernement français a également tenté d'imposer la présidence de Jules Simon pour le Congrès des femmes représentantes. Les organisatrices américaines se sont vivement opposées à ce projet de donner à un homme la présidence de leur congrès (Weimann, 1981 : 516).

^{xiv} Émilie de Morsier, tout comme Isabelle Bogelot, était rattachées aux Oeuvres des libérées de St-Lazare.

^{xv} On peut se demander si la démission de la présidente anglaise est liée à ce changement. La recommandation de changer le lieu de la rencontre a été formulée lors de la rencontre triennale de la National Council of Women des États-Unis en 1891 et a été soumise au conseil d'administration de l'ICW (Sewall, 1894 : 43).

^{xvi} J'ai été mise sur la piste de ce congrès lors de la lecture du livre de bell hooks, *Ain't I a Woman* (1981), où elle indique que Fannie Barrier Williams (une militante féministe afro-américaine) a présenté à cette occasion une communication qui souligne l'importance d'une solidarité entre les femmes blanches et noires pour la cause de toutes les femmes.

^{xvii} En plus des 56 organisations américaines, des associations provenant de 15 pays différents participent au Congrès : Belgique (1), Canada (6), Danemark (2), Angleterre (30), Finlande (2), France (7), Allemagne (9), Irlande

(1), Italie (1), Nouvelle Galles du Sud (1), Norvège (2), Écosse (3), Amérique du Sud (1), Suède (3) et Suisse (1). Par contre, les conférencières ne sont pas toutes rattachées à des associations et certaines proviennent des pays suivants : Grèce, Pologne, Syrie, Brésil, Siam, Islande.

^{xxviii} Madame Wiggishof, a également été une des cofondatrices avec Maria Desraismes de la loge franc-maçonnique « Le Droit humain » (Rabaut, 1978 : 207-208).

^{xix} Boxer note qu'à ce congrès, les femmes accompagnent souvent leur frère, père ou mari ce qui confirme la plainte formulée par la militante Docteur Madeleine Pelletier qui dénonçait le manque d'ouverture de l'Internationale vis-à-vis les femmes qui cherchent à se joindre au parti de leur propre chef (Boxer, 1978 : 102).

^{xx} Le mouvement socialiste français a été sévèrement réprimé après la Commune de 1870, dont les leaders féministes socialistes. Ceci explique en partie le leadership pris par le féminisme républicain et réformiste en France entre 1870 et 1914 (Rabaut, 1978; Moses, 1984 : 193; Albistur et al. p. 519). Pour plus d'information sur l'histoire de l'Internationale socialiste des femmes, voir [<http://www.socintwomen.org.uk/FRENCH/histoire-sommaire.html>] [5 août 2005].

^{xxi} L'Internationale socialiste des femmes a cessé ses activités au cours de la deuxième guerre mondiale et c'est seulement en 1955 qu'un nouveau Conseil international des femmes sociales-démocrates a été remis sur pied. En 1978, ce groupe a adopté le nom d'Internationale socialiste des Femmes (Ibid.).

^{xxii} Cette exposition avait pour but d'illustrer le progrès industriel mais dans les faits, elle a plutôt servi à démontrer la supériorité britannique en matière industrielle et à glorifier le libre-échange, la paix, la démocratie et la Constitution britannique (Smith, 1990 : 3; Curien, 2003 : 79).

^{xxiii} [<http://www.nationmaster.com/encyclopedia/Great-Exhibition>] [10 juin 2005].

^{xxiv} Par exemple, expositions françaises tenues à Paris en 1855, 1867, 1878, 1889, 1900; exposition austro-hongroise tenue à Vienne en 1873; expositions américaines tenues à Philadelphie en 1876, à Chicago en 1893 et à St-Louis en 1904; expositions espagnoles à Barcelone en 1888 et 1929; expositions belges tenues à Bruxelles en 1897 et 1910, à Liège en 1905 et à Gand en 1913; exposition italienne tenue à Milan en 1906. L'Australie a également organisé une exposition universelle à Melbourne en 1880. (Données tirées du tableau synthèse de Curien, 2003 p. 345 élaboré à partir des données de Schroeder-Gudehus et Rasmussen, 1992). L'Angleterre a organisé une dernière exposition universelle à Londres en 1862. Cette exposition qui reflète les conflits récents (Guerre de Crimée) et courants (Guerre de sécession américaine) en mettant l'accent sur l'industrie de l'armement sera vertement critiquée et aucune autre exposition universelle n'est tenue par la suite (Curien, 2003, 79 et Prash, 1990, p. 24). Par contre, deux autres expositions internationales et universelles ont été organisées à Glasgow, en Écosse en 1888 et 1901. Pour plus d'information sur les deux expositions de Glasgow (International Exhibition of Industry, Science & Art, Glasgow, 1888 et International Exhibition, Glasgow 1901, voir entre autres :

[<http://special.lib.gla.ac.uk/exhibns/month/oct1999.html>] [11 août 2005];

[<http://special.lib.gla.ac.uk/teach/century/glasgow.html#images>] [11 août 2005].

^{xxv} Ibid. [www.nationmaster.com/encyclopedia/Great-Exhibition] [10 juin 2005].

^{xxvi} Cette exposition universelle et son Palais de Cristal représentent l'incarnation même du thème du progrès de la Famille de l'Homme, du temps panoptique ou du temps mondial unifié et de l'espace anachronique (McClintock, 1995 : 56-57). Ces trois éléments sont fondamentaux dans les diverses articulations de l'impérialisme du XIXe siècle et ces éléments réapparaissent régulièrement dans les foires mondiales subséquentes.

^{xxvii} Bien que le public des expositions universelles était la classe moyenne qui avait les moyens de défrayer les coûts d'entrée, des efforts importants ont été déployés afin d'encourager la participation des travailleurs à la consommation de masse des marchandises comme spectacle (McClintock, 1995 : 59).

^{xxviii} Ironiquement, la Prusse dame le pion à la France avec sa production d'acier et ses énormes canons Krupp qui devaient menacer Paris trois ans plus tard et mener l'empereur à la reddition et à l'exil (Chandler, 1990, cité par Curien, 2004).

^{xxix} Pierre-Gerlier Forest et Brigitte Schroeder-Gudehus (1991) notent que : « [...] L'internationalisation ne se limitait pas au domaine économique. Les tendances associatives se manifestaient dans toutes les sphères d'activité : scientifiques et intellectuelles, artistiques, sociales et professionnelles. Certains historiens du mouvement socialiste font même remonter la création de la Première Internationale – celle de Marx et Engels – à la visite d'une délégation ouvrière française à la seconde exposition de Londres, en 1862. Les expositions universelles ne sont donc que le signe d'un mouvement plus vaste, l'expression spectaculaire de l'euphorie internationaliste qui traversait toute l'époque. La multiplication et, parfois, la concentration extraordinaire de congrès internationaux participaient du même esprit. » (p. 207).

^{xxx} En 1855, alors qu'une première exposition universelle a lieu à Paris, le BFASS a plutôt organisé une autre convention mondiale anti-esclavagiste à Londres (Anti-Slavery International, n.d.).

^{xxx}_i Pour un excellent compte rendu de ces manifestations diverses, voir Rydell, 1984.

^{xxx}_{ii} Le pavillon des travaux féminins de Vienne en 1873 a été organisé par des hommes, mais des femmes actives au sein de l'Association viennoise des femmes professionnelles ont apporté une certaine contribution (Pepchinski, 2000 : 4).

^{xxx}_{iii} Dans le cadre de l'exposition internationale Panama Pacifique de San Francisco en 1915, la Young Women's Christian Association a fait construire un pavillon pour les femmes qui n'a pas servi de lieu d'exposition mais plutôt de lieu de repos pour les femmes et de restauration mixte. Selon Pepchinski, ceci illustre un changement important dans la culture américaine où il n'est plus nécessaire d'offrir des représentations didactiques de l'idéal de la féminité bourgeoise, car la présence des femmes dans la sphère publique est désormais acceptée et que les femmes ont plutôt besoin de logements afin de participer à cette vie publique (Pepchinski, 2000 : 26).

^{xxx}_{iv} À Liège, le palais de la femme est situé dans le parc d'Acclimatation près des pavillons des colonies africaines et asiatiques. À Bruxelles, il s'agit d'un palais des travaux féminins (Pepchinski, 2000 : 24-25).

^{xxx}_v Après 1915 et avant la seconde Guerre mondiale, d'autres expositions universelles ont alloué un espace séparé pour les femmes. Par exemple, lors de l'exposition universelle de Paris en 1937, deux pavillons ont traité des femmes : un pavillon de la femme, de l'enfant et de la famille et un pavillon du féminisme. Par contre, le pavillon du féminisme a été relégué au parc des attractions (Curien 2003 : 26; Namer, 1981 : 51).

^{xxx}_{vi} Pepchinski note que les produits manufacturés pour les femmes ont été exposés dans l'ensemble des expositions et n'étaient pas confinés au seul pavillon de la femme (p. 2).

^{xxx}_{vii} Les États-Unis ont mené des campagnes impérialistes autant vers l'Amérique latine que le Pacifique. Par exemple, du côté du Pacifique, la reine d'Hawaï a soumis sa reddition aux États-Unis en 1893.

^{xxx}_{viii} En 1892, l'Espagne a également commémoré la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb avec une exposition historique colombienne (Rydell, 1984: 43).

^{xxx}_{ix} Au sein du Midway Plaisance, des habitants des colonies ou les indiens des Amériques sont exposés dans un état naturel reconstitué et dans un « ordre descendant de barbarie » (Bederman, 1995 : 34).

^{xl} Comme le rapporte "The Book of the Fair": « All the continents are here represented, and many nations of each continent, civilized, semi-civilized, and barbarous, from the Caucasian to the African black [...] (Bancroft, 1893: 836)." Ou encore, "The *Chicago Tribune* reported that the proximity of Turkish and Chinese to Native American and Dahomean villages afforded fair goers the opportunity to "descend the spiral of evolution, tracing humanity in its highest phases down almost to its animalistic origins" (qtd. in Rydell 62)" (Allison Berg : 2002, chap. 1).

^{xli} "By the bureau of Indian affairs, as a branch of the Interior department, a building was erected near the Krupp pavilion and the convent of La Rabida, reproducing, as far as possible, the reservation boarding-school, the walls of its chambers decorated with articles of Indian manufacture, and the windows partly composed of transparencies depicting Indian customs and modes of life, with collections of photographs for similar purposes and portraits of prominent chieftains. There are workshops, school, sitting and dining rooms, dormitories, and kitchen, with apartments for employees, and here may be seen, under charge of instructors, boys and girls, studying or reciting, working at trades, or preparing their meals, all as though actually living on reservations, with specimens of their self-taught industries compared with those of civilized nations, and with the methods adopted and the results accomplished. The pupils and teachers were selected from a large number of Indian schools, not only government schools, but such as are conducted by the several religious denominations, each furnishing its quota, and giving place to others after a brief sojourn. Thus are extended to a large number of Indian boys and girls the educational advantages of the Fair, and to visitors a complete exposition of the training afforded by government and other agencies at widely scattered points." (Bancroft, 1893: 122).

^{xlii} Les femmes américaines ont eu le droit de vote au fédéral en 1920 avec l'adoption du 19^e amendement à la Constitution américaine. Malgré leur affranchissement de l'esclavage en 1863, les hommes afro-américains ont obtenu le droit de vote seulement après la guerre civile et après l'adoption du 14^e amendement à la Constitution en 1868 (Clinton et Lunardi, 1999 : 64).

^{xliii} Cette concession est sûrement le fruit des mobilisations des groupes de femmes entamées dès 1889. À cette époque, près d'une centaine de femmes ont signé une pétition, soumise au congrès par la suffragette Susan B. Anthony, afin que des femmes soient nommées à la commission nationale de l'exposition (Bederman, 1995 : 33 ; Weiman, 1981 : 31).

^{xliv} Des expositions ethnologiques sur les femmes ont aussi été exposées dans d'autres pavillons centraux. Par exemple, une exposition sur l'implication des femmes pour la paix a été présentée dans le pavillon fédéral (Bancroft, 1893).

^{xlv} Dans l'Organization Room du Bâtiment de la femme, toutes les organisations proviennent des États-Unis, sauf une association française. Les organisations britanniques se sont plutôt regroupées dans la section réservée à la Grande-Bretagne au sein du pavillon de la femme (Weimann, 1981 ; 516).

^{xlvi} « Thus, while the Lady Managers "worked tirelessly to prove that women and men had contributed equally to the advancement of civilization," the Woman's Building "underlined white women's marginality to civilization," not least because it was positioned directly opposite the midway, the "uncivilized" section of the fair where Asian, Native American, and African displays were laid out in descending order of "barbarism" (Bederman, 1995: 34).

^{xlvii} « In the Midway it's some dirty and all barbaric. [...] and when you come out of that mile-long babel, where you've been elbowed and cheated, you pass under a bridge – and all of a sudden you are in a great, beautiful silence. The angels of the Woman's Buildin' smile down and bless you, and you know that in what seemed like one step, you've passed out of darkness and into the light. » (Tiré du roman "Sweet Clover" de Clara Louisa Burnham (Chicago: Laird et Lee, 1893, cité par Rydell, 1984, p. 67).

^{xlviii} Des exemples de cette approche peuvent également être retracés dans l'organisation du World's Congress of Representative Women, comme nous le verrons plus loin.

^{xlix} Une pratique similaire a été adoptée dans le bâtiment du gouvernement fédéral où : « Over the northern entrance are depicted the triumphs of liberty; over the southern, the home of cave-dwellers; » (Bancroft, 1893 : 134).

ⁱ Murale « Primitive woman » de Mary Macmonnies-Low. Pour une illustration de cette murale, voir :

[<http://members.cox.net/academia/cassatt5.html#macmonnies>] [30 mars 2005]. Murale « Modern Woman » de Mary Cassatt. Pour une illustration de cette murale, voir : [<http://members.cox.net/academia/cassatt.html>] [7 juin 2005].

Voir les images en annexe.

ⁱⁱ Ces murales et leurs dispositions au sein du Bâtiment de la femme me font également penser au concept de « temps panoptique » d'Anne McClintock (1995 : 37), où dans un seul lieu, à l'aide de deux images contrastées, l'« évolution » de l'humanité est saisie comme d'un seul coup d'œil. Anne McClintock précise : « By panoptical time, I mean the image of global history consumed - at a glance – in a single spectacle from a point of privileged invisibility. In the seventeenth century, Bossuet, in *Discours sur l'histoire universelle*, argued that any attempt to produce a universal history depended on being able to figure "the order of times" ("comme d'un seul coup d'oeil") at a glance. To meet the "scientific" standards set by the natural historians and empiricists of the eighteenth century, a visual paradigm was needed to display evolutionary progress as a measurable spectacle. The exemplary figure that emerged was the evolutionary family Tree of Man" (p. 37). McClintock note que cet arbre généalogique représente le temps de l'évolution comme un temps sans femme. Elle souligne, « From the outset, the idea of racial progress was gendered but in such a way as to render women invisible as historical agents (p. 39) ». Dans le bâtiment de la femme de l'Exposition colombienne de 1893, les murales de la femme primitive et de la femme moderne, renverse cette absence en ne représentant que des femmes.

ⁱⁱⁱ À cette époque les Autochtones ne sont pas considérés comme des citoyens américains, par contre, les Afro-américains sont affranchis de l'esclavage depuis une trentaine d'années et les hommes noirs ont obtenu le droit de vote en 1868.

ⁱⁱⁱⁱ Selon Rydell, c'est en partie grâce aux protestations qui ont suivi cette exclusion que Hale G. Parker, un Afro-américain, directeur d'école à Saint-Louis, a été nommé à la Commission nationale en tant que remplaçant (Rydell, 1984 : 52).

^{liv} Les esclaves noirs se sont affranchis de leurs maîtres français et ont obtenu l'indépendance d'Haïti en 1804 (Ballard, 2002 : 118).

^{lv} Dont Fannie Barrier Williams et Sarah J. Early (Sewall, 1894 : p. xiii).

^{lvi} À cette occasion, même Frederick Douglass, en raison de la demande populaire à la suite des présentations de ses consœurs afro-américaines, a pris la parole malgré les strictes règles du World's Congress Auxiliary à l'effet qu'aucune personne autre que celles invitées à le faire pouvait prendre la parole lors des Congrès (Sewall, 1894 : p 717).

^{lvii} En plus de la France, du Royaume-Uni, de la Suisse, des représentantes de l'Espagne, du Brésil, d'Amérique du Sud, du Canada, de la Pologne, de l'Islande, de la Syrie et du Siam ont pris la parole. La plupart de ces représentantes sont venues aux frais du National Council of Women des États-Unis.

^{lviii} « Glad as we are to unite in this Congress mistresses of the different arts, we feel it a gladder if humbler duty to unite in it the races that are at work together within our land for liberty. It is a wonderful truth that the capability for forgiveness, that divinest of attributes, is a human inheritance. You will find upon the list of our speakers a descendant of the last hereditary chief of the Cherokees, and also some descendants of that other more greatly outraged race, imported only to be reduced to servitude, who come to us but one remove from the generation of their own blood which was sold from the block. Is not this proof of the capacity of forgiveness possessed by these two races?» (Sewall, 1894: 16). Selon Berg, par ces propos, Sewall répond en fait aux insatisfactions des femmes noires face aux organisatrices du congrès en leur servant une admonition afin de pardonner et d'oublier (Berg, 2002, chap. 1 : 7).

^{lix}. Par contre, comme cette représentante autochtone n'est pas nommée, il nous a été impossible de distinguer sa communication dans l'ensemble des actes du Congrès.

^{lx}. La Woman's National Indian Association a été mise sur pied en 1881 par Amelia S. Quinton, une bourgeoise blanche américaine dans le but d'éclairer les « barbarous tribes of the West » (Weimann, 1981 : 500 ; voir aussi : <http://digital.library.upenn.edu/women/eagle/congress/quinton.html>).

^{lxi} Des photos de ces femmes sont reproduites dans « the book of the fair » (Bancroft, 1893) disponible sur Internet : <http://columbus.gl.iit.edu/bookfair/1500/00134042.jpg> [5 octobre 2005].

^{lxii} Selon Bederman, à cette époque, ce concept signifiait plus que « l'Ouest » ou les sociétés industriellement avancées. « Civilization denoted a precise stage in human racial evolution – the one following the more primitive stages of « savagery and barbarism. Human races were assumed to evolve from simple savagery, through violent barbarism, to advanced and valuable civilization. But only white races had, as yet, evolved to the civilized stage. In fact, people sometimes spoke of civilization as if it were itself a racial trait, inherited by all Anglo-Saxons and other “advances” white races” (Bederman, 1995: 25).